

L'HISTOIRE DE NOYON

racontée par le nom de ses rues.

Allée Mère-Saint-Romuald.

A partir de la rue du Souvenir français et jusqu'à la route de Noyon à Saint-Quentin, un humble chemin limite la zone habitable du nord de la ville et longe le mur de clôture nord du territoire du centre hospitalier. Il tient la noblesse de son histoire du nom que la municipalité lui a donné au mois d'août 1968 : allée Mère-Saint-Romuald, conservant le souvenir d'une religieuse éminente. A l'intérieur du centre hospitalier ce nom désigne le pavillon de gériatrie et de retraite récemment reconstruit, selon les normes fonctionnelles et esthétiques qui honorent notre époque, et ouvert en avril 1994.

La congrégation de Saint-Thomas-de-Villeneuve.

Dans le bulletin de mai 1985 et dans les dernières chroniques, nous avons conté l'histoire de l'hôpital noyonnais ; il est opportun à présent de feuilleter quelques passages les annales de la congrégation à laquelle appartenait mère St Romuald.

Elle fut fondée dans l'atmosphère du développement religieux du XVIIème siècle au cours duquel apparurent plusieurs ordres ou congrégations voués aux malades ou aux pauvres, à l'éducation chrétienne ou à la formation du clergé. Il y avait à Lamballe (Côtes-du-Nord) un hôtel-Dieu où croupissaient les misérables, les vieillards et les enfants trouvés, les sans-travail. Il était desservi pour les offices religieux par un aumônier nommé Père Ange Proust, prieur du couvent des Augustins de la ville. Angoissé par le spectacle d'une telle déchéance, il décida de venir en aide à cette population enfermée. Il s'adressa à des jeunes filles tertiaires de son ordre qui acceptèrent de se dévouer à l'hôtel-Dieu. Elles formèrent l'embryon d'une congrégation approuvée par l'évêque et le pouvoir royal en 1661.

Le Père Ange donna à sa famille spirituelle le nom d'un religieux espagnol de son ordre canonisé trois ans plus tôt en raison de son zèle auprès des pauvres. Cet ancien archevêque de Valence du début du XVIème siècle s'appelait P. Thomas de Villeneuve.

Soixante dix ans plus tard, en 1731, une communauté de Saint Thomas de Villeneuve fut appelée par l'évêque de Noyon, Charles François de Châteauneuf de Rochebonne, futur archevêque de Lyon, par le maire, Pierre Pelleton, et par la commission administrative de l'hôpital général.

La première grande épreuve que les religieuses eurent à subir fut leur expulsion et la confiscation des biens de l'hôpital général décidées par la convention nationale le 18 août 1792.

Supérieure depuis 1790, mère Baudry manifesta énergie et habileté face à l'épreuve. Quelques années plus tard, en 1800, elle fonda un pensionnat de jeunes filles qu'elle installa rue de l'Evêché.

La suite de l'histoire des religieuses hospitalières et enseignantes se confond avec celles de l'hôpital général et du pensionnat déjà connues par les précédentes chroniques.

Hélas ! tout à une fin. En 1990, les quatre religieuses qui se dévouaient encore au centre hospitalier quittèrent Noyon. Ce départ mettait le point final à une histoire qui avait duré deux cent cinquante neuf années.



La mère Saint-Romuald.

Il y avait environ 175 ans que la congrégation de Saint-Thomas-de-Villeneuve était implantée à Noyon lorsqu'en 1905 la mère Saint-Romuald en devint la seizième supérieure, encore toute jeune. Céline Bricet, née en Bretagne le 18 août 1876, était entrée dans la congrégation en 1895. Elle fut à la tête de l'hôpital de 1905 à 1920, puis de 1933 à 1952, c'est-à-dire qu'elle eut à maintenir le bon fonctionnement de l'hôpital pendant la guerre de 1914-1918 dans des conditions extrêmement difficiles, ce qui lui valut l'attribution de la croix de guerre en 1917 et de la légion d'honneur, remise par le ministre de l'intérieur, Albert Sarraut, le 17 septembre 1938 ; c'est-à-dire également qu'elle éprouva les mêmes difficultés au cours de la guerre de 1939 à 1945.

Lorsqu'elle quitta Noyon en janvier 1952 pour prendre sa retraite, le maire de ce temps-là, Achille Grantbomme, la décora de la croix de chevalier de la santé publique, éphémère consolation ! L'abbé André Renard a édité une brochure où il évoque les souvenirs qu'il conserve de la mère Saint-Romuald lorsqu'il était aumônier de l'hôpital-hospice de 1948 à 1952. Il y décrit le comportement, les qualités de cette supérieure modeste et exemplaire.

La Résidence du Mont-Saint-François.

Le 1er décembre 1941, Maurice Peuvion, receveur municipal de la ville, de l'hospice et du bureau d'aide sociale, concluait la rédaction de l'histoire de l'hôpital par un souhait. Bien qu'il déclarait qu'une ville de 6.500 habitants pouvait être fière de "la cité hospitalière très moderne dont elle est dotée", il regrettait l'absence d'une maison de retraite dont il faisait une description qui semble avoir servi de modèle à la "Résidence du Mont-Saint-françois" créée vingt ans plus tard. En effet, autorisée en 1965 par le ministre de la santé publique, approuvée en 1966 par la commission départementale de l'équipement, la résidence fut mise en chantier selon les plans des architectes de la ville, M. M Provost.

Elle fut ouverte en mars 1969 et inaugurée en octobre de la même année. En bordure de l'allée Mère-Saint-Romuald, elle comprend quatre étages contenant soixante huit chambres individuelles et six appartements pour ménages, un hall d'accueil, des salons, une salle à manger et tout l'équipement adéquat.

Grâce à elle l'ancien petit chemin connaît une bonne animation depuis plus de vingt-cinq ans.

A suivre
Jean Goumard